

- Lafertière, Dany. *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Montréal : VLB, 1985.
- Langrand, Jacques. « Le Québec et l'américanité ». *Études françaises*, 8 : 1 (1975) 143-157.
- Mailhot, Laurent. « *Volkswagen blues*, de Jacques Poulin et autres "histoires américaines" », dans *Ouvrir le livre*, Montréal, l'Hexagone, 1992, 299-309 (coll. Essais littéraires).
- Marcoite, Gilles. *Littérature et circonstances*. Montréal, l'Hexagone, 1989 (coll. Essais littéraires).
- Melançon, Benoît. « La littérature québécoise et l'Amérique. Prologomènes et bibliographie », *Études françaises*, 26 : 2 (1990) : 65-108.
- Montpetit, Raymond. « Culture et milieu de vie : l'espace urbain à Montréal », *Écrits du Canada français*, 58 : (1986) : 132-144 (Québec/U.S.A.).
- Morency, Jean. *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique : de Washington Irving à Jacques Poulin*. Québec : Nuit blanche, 1994.
- Nelligan, Émile. *Poésies complètes 1896-1941*. Montréal, Bibliothèque québécoise, 1992.
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur la littérature du Québec et des Amériques*. Montréal, Boreal, 1998 (coll. Papiers collés).
- . « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, 26 : 2 (1990) : 9-19.
- Ollivier, Émile. *Mille eaux*. Paris, Gallimard, 1999 (coll. Haute enfance).
- . *Repérages*. Montréal, Leméac, 2001.
- Popovic, Pierre. 1991. « Retours d'Amérique », *Études françaises*, 27 : 1 (1991) : 89-90.
- . « Le différend des cultures et des savoirs dans l'incipit de *Bonheur d'occasion* » in Marie-Andrée Beaudet (sous la dir. de), 1999 : 15-61.
- Price, Richard. *First Time. The Historical Vision of an Afro-American People*, Baltimore. The John Hopkins University Press, 1991.
- Ricard, François. « Remarques sur la normalisation d'une littérature », *Écriture* 31, 1988 (automne) : 11-19.
- Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal, Québec/Amérique, 1983.
- . *L'immense fatigue des pierres*. Montréal, XYZ éditeur, 1999.
- Rouman, Jacques. *Gouverneurs de la rosée*. Paris, Éditions Messidor, 1988 [1946].
- Roy, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*. Montréal, Beauchemin, 1954.
- . *Alexandre Chenevert*. Montréal, Beauchemin, 1954.
- Saint-Martin, Lori. « Réalisme et féminisme : une lecture au féminin de *Bonheur d'occasion* » in Marie-Andrée Beaudet (sous la dir. de), 1999 : 63-99.
- Schwarz-Bart, Simone. *Ton beau capitaine*. Paris, Seuil, 1987.
- Schwarzwald, Robert S. « Quel jardin pour la littérature québécoise? Rebondissement du discours de la décolonisation dans le paradigme postcolonial au Québec », dans *Canadian Literatures and Postcolonial Identities/Littératures canadiennes et identités postcoloniales* (édité by/sous la dir. de Marc Maufort et Franca Bellars). Bruxelles-Bern-Frankfurt/M-New York-Oxford-Wien, P.I.E.-Peter Lang, 2002 : 79-89 (coll. New Comparative Poetics, n° 7, Nouvelle poétique comparative, n° 7).
- Sentes, Michel. « Christ Noir », *Critique*, année 39, n° 308, janvier 1973, 3-25.
- Simon, Sherry. *Le Trafic de langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal, Boreal, 1994.
- Sioui, Georges E. *Pour une autohistoire amérindienne. Essai sur les fondements d'une mémoire sociale*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1989.
- Thériault, Joseph-Yvon. « L'Américanité contre l'américanisation : l'impasse de la nouvelle identité québécoise », *Interfaces Brasil/Canada*, 1 : 2, 2002 : 26-36.

Daniel Charrier

**N** Imaginaire Nord  
Pour fins de recherche  
privée seulement

## Une voix parallèle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au Québec : Sui Sin Far<sup>1</sup>

### Résumé

Dans cet article, l'auteur aborde les problématiques interprétatives de l'histoire littéraire que soulève le parcours atypique de l'écrivaine québécoise d'origine sino-anglaise Sui Sin Far. Par suite du renouvellement interprétatif du corpus national qu'a entraîné le courant des écritures migrantes, le parcours de l'auteure sur le continent américain, absent dans l'historiographie du Québec, témoigne de l'importance d'un regard nouveau sur les corps marginaux de l'histoire de la vie littéraire au Québec. Marginalité s'il en est une, Sui Sin Far (ou Edith Eaton) n'entretenait pas de liens avec les acteurs de la vie littéraire au début du 20<sup>e</sup> siècle. Il n'en demeure pas moins que les questionnements que soulève la revendication de sa double identité se rapproche de la prise de parole migrante de la fin du 20<sup>e</sup> siècle au Québec. Sui Sin Far s'avère ainsi être une précurseuse des problématiques qui animeront la vie littéraire près d'un siècle plus tard.

### Abstract

In this paper, the author deals with the interpretative problematics of literary history raised by the atypical journey of Sui Sin Far, a Québec writer of Chinese-English origin. As a result of the interpretative renewal of the national literary corpus brought about by the migrant literary movement, the author's journey on the North American continent, never mentioned in Québec historiography, bears witness to the importance of considering marginal corpuses in a new light within the context of the history of literary life in Québec. A marginal figure, if there ever was one, Sui Sin Far (also known as Edith Eaton) maintained no relationship at all with the other actors on the local literary scene in the early years of the 20<sup>th</sup> century. And yet the questions raised by her claim to a dual identity are not unrelated to what happened when migrant writers eventually stole the spotlight in late 20<sup>th</sup> century Québec : Sui Sin Far thus appears as the forerunner of certain problematics that will become critical to Québec literary life a century later.

Le soir du 7 novembre 1895, « un certain nombre de jeunes gens » sont réunis à l'initiative des écrivains Louvigny de Montigny et Jean Charbonneau dans la salle du Palais de justice de Montréal, près du château de Ramezay où auront lieu leurs séances publiques quelques années plus tard, ils fondent, au cours de cette soirée, une académie qui prendra le nom d'École littéraire de Montréal. Lorsqu'ils se quittent et rentrent chez eux,

dans les maisons cossues du quartier latin, ils suivent le même trajet, de la rue Notre-Dame au carré Saint-Louis, qui leur permettra de raccompagner Émile Nelligan après la célèbre séance du 26 mai 1899 au cours de laquelle le poète, « l'œil enflammé, la voix sonore clama, comme l'écrivit Jean Chabonneau, les strophes de la *Romance du vin* ». Or le soir du 7 novembre 1895, à quelques mètres seulement de là, une jeune fille frêle a quitté le bureau de sténographe qu'elle venait à peine d'ouvrir au coin de la rue Saint-Jacques et du boulevard Saint-Laurent, a remonté ce boulevard en traversant ce qui deviendra au XX<sup>e</sup> siècle le quartier chinois<sup>4</sup> et a peut-être croisé les jeunes écrivains de l'École littéraire en marchant vers chez elle, dans le quartier populaire francophone de Hochelaga. Cette jeune fille, qui travaillait au journal *Montreal Star* depuis 1883 et qui publiait depuis 1888 des chroniques et de courts récits, quittera quelques années plus tard Montréal pour la Jamaïque, reviendra au pays, puis partira pour la côte ouest américaine avant de se réinstaller définitivement auprès de sa famille, à Montréal. Elle mourra peu de temps après, en 1914, et elle sera enterrée au cimetière du Mont-Royal, où elle repose toujours sous un curieux monument qui porte des caractères illisibles pour la majorité des Montréalais : des idéogrammes chinois. Ces derniers témoignent aujourd'hui encore de l'existence de cette étonnante femme, considérée comme la première écrivaine de fiction d'origine asiatique d'Amérique du Nord et pourtant totalement inconnue dans la vie littéraire du Québec<sup>5</sup>. Son existence et son œuvre, inscrites dans un régime constant et multiple de non-coïncidence, à l'image du parcours parallèle qui rendait sa rencontre avec les écrivains de l'époque impossible (par son sexe, sa langue, son origine ethnique et ses propos), constituent cependant un cas-limite qui nous permet de mesurer les possibilités historiques d'interprétation des œuvres des écrivains atypiques et les limites méthodologiques des concepts qui nous guident dans la rédaction de l'histoire littéraire ou de l'histoire de la vie littéraire.

Si l'émergence dans la littérature québécoise de ce que le poète québécois d'origine haïtienne Robert-Berrouët Oriol a nommé « les écritures migrantes<sup>6</sup> » a transformé les thématiques, les problématiques et la nature des œuvres littéraires lues et consacrées au Québec à partir de 1982, il faut toutefois attendre la fin des années 1990 pour que l'histoire littéraire tiennne compte de ces changements structurels pour redéfinir son objet et s'ouvrir à des corpus jusque-là laissés dans l'ombre. Amorcé par les études féministes (Lucie Lequin, Mair Verthuy et Christl Verdun) qui tenaient enfin compte de l'apport des écrivaines émigrées à la constitution littéraire, ce virage a été en partie incorporé dans le projet collectif d'*Histoire de la vie littéraire au Québec*<sup>8</sup> à partir de 1991, puis de manière plus spécifique dans des études à caractère synthétique ou historique, notamment celles de Simon Harel, Sherry Simon, Pierre Nepveu, Clément Moisan, Renate Hildebrand et moi-même<sup>9</sup>. Ce redéploiement historique permet aujourd'hui de considérer, dans la perspective élargie de la vie littéraire<sup>10</sup> au Québec, des corpus qui ne sont pas directement liés au

développement de la littérature québécoise (de langue française), mais qui concernent tout de même directement la vie littéraire du Québec : des écrivains de langue anglaise comme William Henry Drummond, Stephen Leacock et Neil Bissoondath, mais aussi des écrivains qui n'écrivent ni en français ni en anglais comme Hersh Zvi Wolfsky, Négovan Rajic et Michèle Pironne, ont été l'objet d'une attention nouvelle qui force à reconsidérer l'objet littéraire du Québec dans sa pluralité, mais qui modifie aussi l'interprétation que l'on peut proposer de leurs œuvres.

À cet égard, l'œuvre d'Edith Eaton représente un cas typique de non-coïncidence et d'inscription parallèle dans la vie littéraire, qu'on a eu jusqu'à maintenant tendance à délaissier. Le fait qu'elle n'ait pas eu de liens avec les écrivains de son époque, qu'elle ait écrit en anglais, qu'elle ait eu des affinités plus marquées avec les instances éditoriales américaines que canadiennes, ont tout à fait justifié son absence dans l'historiographie du Québec. Pourtant aujourd'hui, ces mêmes raisons constituent autant de sujets qui rendent son œuvre fascinante et permettent justement de poser la question du silence et de l'absence des écrivains atypiques dans la rédaction des histoires littéraires.

Aussi, ce croisement manqué avec les écrivains de son époque n'est que l'un des lieux de non-coïncidence qui marquent le parcours et l'œuvre d'Edith Eaton, qui choisit, à partir de 1896<sup>11</sup>, d'écrire sous le pseudonyme chinois de « Sui Sin Far », un nom qui renvoie à la fois à son enfance et à sa volonté d'affirmer l'instabilité de son identité à travers des textes qui donneront une voix à ceux dont on parle, sans qu'on les entende. En période d'acerte sinophobie<sup>12</sup>, tant au Canada qu'aux États-Unis, elle énonce un projet d'écriture qui se veut à la fois identitaire et dérangeant. Lorsqu'elle expose son intention de publier un livre, elle affirme sa volonté « d'implanter quelques pensées eurasiennes dans la littérature occidentale<sup>13</sup> ». Aussi, elle écrit avec ironie et défi en 1910, dans une nouvelle intitulée *La femme inférieure* (*The Inferior Woman*) : « La femme américaine peut écrire des livres sur les Chinois; pourquoi une femme chinoise ne pourrait-elle pas écrire un livre sur les Américains<sup>14</sup>? »

Sui Sin Far représente un cas exceptionnel dans la vie littéraire de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Amérique du Nord et au Québec. Née d'une mère chinoise et d'un père anglais, immigrée à Montréal avec sa famille en 1872, elle a décidé d'assumer le caractère mouvant et instable de son identité, et les textes qu'elle a laissés se trouvent décalés par rapport à la position de son temps et rejoignent plutôt les œuvres postmodernes de l'écriture migrante de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Son discours revendique toutes les facettes de sa singularité et transforme sa prise de parole en un geste politique et esthétique divergent. Immigrée, eurasienne, donc ni asiatique ni caucasienne et victime des préjugés des uns comme des autres, célibataire sans enfant, professionnelle du journalisme dès l'âge de dix-huit ans, elle vit une enfance difficile entre un père artiste et ruiné et une mère de quatorze enfants. Bien qu'elle doive contribuer au revenu familial en vendant sur les

trottoirs de la ville des lacets qu'elle tresse avec humilité, elle reste une jeune enfant qui doit craindre les dangers de l'urbanité : « A de nombreux moments, j'ai eu peur de "disparaître mystérieusement"<sup>15</sup> », écrit-elle. Elle comprend très tôt l'ambivalence de son métissage et à dix ans, elle constate la solitude qu'elle engendre :

Je ne peux me confier ni à mon père ni à ma mère. Ils ne pourraient me comprendre. Comment le pourraient-ils ? Il est Anglais, elle est Chinoise. Je ne suis ni comme l'un ni comme l'autre, une étrangère à mes propres parents. « Qui sommes-nous donc ? », ai-je demandé à mon frère. « Qu'importe », a-t-il répondu. Et cependant, cela avait toute son importance.<sup>16</sup>

Cette précarité et cette prise de parole inattendue dans le discours du XIX<sup>e</sup> siècle se doublent d'une conscience du rôle de pionnière que lui fait jouer la société culturelle : première à forger le terme de « *Chinese American* », qui sous-tend la problématique de l'intégration et des dangers de la folklorisation, elle se confronte aussi à l'absence de modèle littéraire pour exprimer l'expérience du passage de la différence silencieuse vers l'énonciation de cette particularité. Elizabeth Ammons, l'une des premières à avoir étudié, avec Amy Ling et Annette White-Park, l'œuvre et le personnage d'Edith Eaton (tous deux difficilement séparables), écrit à propos de l'auteure dans *Conflicting Stories: American Woman Writers at the Turn into the Twentieth Century* : « Elle n'avait aucun modèle littéraire, aucune femme comme elle qui avait publié auparavant et qui puisse lui servir de guide [...] Le fait que Sui Sin Far ait pu s'inventer – et créer sa propre voix – dans ce climat de racisme étouffé et systématique constitue l'une des grandes avancées de la littérature nord-américaine du tournant du siècle.<sup>17</sup> » De plus, on peut difficilement étudier la contribution littéraire d'Edith Eaton sans évoquer celle de sa sœur Winnifred, tant leurs choix esthétiques, leurs succès et leurs postérités divergent<sup>18</sup>. En parlant des rapports entre elle et sa sœur pendant leur enfance, Edith Eaton écrit : « Mes parents me comparent avec elle. [...] Mon père me dit que je ne serai jamais plus que la moitié de ce qu'est ma mère ou de ce que sera ma sœur.<sup>19</sup> » Winnifred devient elle aussi écrivaine, mais plutôt que de revendiquer la part chinoise d'elle-même, elle choisit de s'inventer une biographie et une identité japonaises, sous le pseudonyme de Onoto Watanna<sup>20</sup>, ce qui la soustrait au racisme ambiant, la coiffe de l'auréole exotique, mais la sépare à jamais de sa sœur Edith. Ce travestissement lui permet toutefois d'atteindre la fortune : elle fréquente les milieux littéraires new-yorkais, rencontre Mark Twain<sup>21</sup>, obtient des succès littéraires – elle publie une douzaine de romans, dont *A Japanese Nightingale*, vendu à plus de 200 000 exemplaires – et atteint même la gloire populaire sur Broadway et à Hollywood, où elle scénarise quelques films<sup>22</sup>. L'ironie du sort veut que ce soit Winnifred qui rédige la notice nécrologique de sa sœur, parue dans le *New York Times* en 1914 : elle transforme alors l'engagement d'Edith de manière à couvrir sa propre justification. Elle y écrit que Sui Sin Far était la

filles : d'« une noble Japonaise qui a été adoptée enfant par Sir Hugh Matheson<sup>23</sup> ». Hors de propos à son époque, dans son milieu, dans sa famille et dans sa revendication d'une identité subtile, mais équivoque, Edith Eaton n'a pas connu la coïncidence littéraire de sa sœur qui a su produire, en masquant ce qu'elle était, une œuvre populaire dont on se souvient encore<sup>24</sup>, quoiqu'on la considère aujourd'hui comme un travestissement. L'engagement de Sui Sin Far se joue plutôt sur l'idée de non-coïncidence, un vecteur reconnu à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et légitimé dans l'organisation sociale et culturelle comme une valorisation de la différence. A un siècle de distance, c'est aujourd'hui elle, et non Winnifred, qui occupe l'intérêt littéraire.

Cette comparaison féconde entre les deux écrivaines, l'une définie comme opportuniste, avec une œuvre populaire et prévisible, quoique réussie et mettant en scène des couples mixtes composés d'une femme asiatique et d'un homme américain, et l'autre, symbole d'authenticité et de courage, qui n'a pu écrire que de courtes fictions, engagée à donner une voix à des personnages faibles et hominis de la société nord-américaine, au talent littéraire mitigé, oubliée de la critique pendant près d'un siècle, est l'un des axes contemporains de la réception de l'œuvre de Sui Sin Far. Si cette dernière a été ignorée par l'institution littéraire de sa mort au début des années 1990, elle a été récupérée depuis par le discours féministe américain, notamment par Elizabeth Ammons<sup>25</sup>, S.E. Solberg<sup>26</sup>, Annette White-Parks et Amy Ling. Ces dernières ont réédité l'œuvre de Sui Sin Far en 1995<sup>27</sup>, alors qu'Annette White-Parks faisait paraître, après sa thèse de doctorat<sup>28</sup>, une exhaustive biographie littéraire<sup>29</sup>. En 10 ans, on lui a ainsi consacré aux États-Unis 21 mémoires et thèses, une vingtaine d'articles scientifiques et chapitres de livres, et 2 volumes, dont une biographie et une réédition de son unique recueil. Cependant, Edith Eaton est jusqu'à aujourd'hui totalement absente du discours historique sur la vie littéraire au Québec, bien qu'elle y ait vécu la plus grande partie de sa vie. Aucune traduction vers le français, ni aucun article scientifique dans les revues d'études québécoises ne vient rendre compte de sa place atypique dans la vie littéraire ou culturelle, sinon une volonté affirmée par la communauté chinoise de Montréal de lui élever un monument<sup>30</sup> et de lui consacrer une série annuelle de conférences<sup>31</sup>.

La critique universitaire relève le caractère ambivalent de l'auteure, d'abord tiraillée par sa double identité, puis se portant à la défense de la part chinoise d'elle-même. Elle se situe ainsi à la source d'un renouvellement de l'image des Asiatiques et des Eurasiens dans la littérature, réussissant à leur donner un visage humain, malgré la sinophobie exacerbée de la période, illustrée par des pillages, la peur du « péril jaune » et des restrictions racistes à l'immigration, tant aux États-Unis qu'au Canada<sup>32</sup>. Elle donne la première une image de l'intérieur de Chinatown, s'intéressant d'abord aux femmes et aux enfants auxquels elle donne la parole. Elle se rapproche ainsi de nombreuses pionnières de l'écriture, tant québécoises qu'américaines,

qui ont dû sacrifier toute vie de famille pour se consacrer à une difficile carrière littéraire, souvent limitée à quelques œuvres isolées, à des genres courts (la chronique, la nouvelle et le récit), souvent autobiographiques et presque toujours restés dans la marginalité.

Edith Eaton publie en octobre 1888 sa première nouvelle<sup>33</sup>, intitulée « A trip in a horse car<sup>34</sup> ». Elle paraît dans *The Dominion Illustrated*, un périodique dédié, comme on le mentionne dans son premier numéro de juillet 1888, à « la construction d'une nation homogène, unie et patriotique » mais qui « ignore toute discrimination de race ou de religion<sup>35</sup> ». Le magazine vient d'être fondé par l'écrivain John Talon Lesperance, auteur d'un récit sur la tentative d'invasion américaine du Canada de 1775-1776<sup>36</sup> qui occupe une place importante dans la littérature canadienne-française, par sa traduction intitulée *Les Bastonnais*<sup>37</sup>. Lesperance agit à Montréal envers Eaton comme l'un de ses premiers mentors et publie ses huit textes de jeunesse.

Si elle ne peut souscrire que partiellement aux objectifs politiques du périodique dans lequel elle paraît, notamment par sa défense de la diversité, la nouvelle *Un voyage en charrette (A Trip in A Horse Car)* relève les tensions qui alimentent et gouvernent la place de Sui Sin Far dans la vie sociale et culturelle de son époque et les préoccupations littéraires qui l'inscrivent dans un champ de non-coïncidence. Bien qu'elle publie ce premier récit en empruntant une voix canadienne-anglaise qui ne révèle pas ses origines asiatiques, cette dernière développe un registre parallèle inédit qui se reproduira dans ses écrits subséquents : d'une part, elle ne néglige pas d'engendrer sa narration dans la faiblesse d'un personnage qui observe le monde autour de lui de manière semble-t-il passive, tout en accordant une attention intéressée à des éléments habituellement absents du discours littéraire ; d'autre part, le texte, en empruntant une forme peu novatrice, à mi-chemin entre le récit et la chronique – deux des rares formes que peuvent se permettre les écrivaines de l'époque, qui ne disposent pas de la liberté de leur spectre formel –, développe un modèle qui sera repris dans les textes publiés dans *Mrs. Spring Fragrance*, soit une trame narrative classique percée de rapides saillies porteuses d'une charge politique qui dérange le sens général du récit, sans toutefois le renverser. Donc, d'une part la présence d'une voix inattendue qui porte une attention à des éléments socialement vus comme invisibles, d'autre part une narration pouvant sembler anodine, mais renfermant de petites mitrailles tactiques qui déstabilisent les niveaux de sens.

Le récit porte sur l'observation des passagers d'une carriole, qui va du Mile-End à la Côte-Saint-Antoine, à Montréal. L'attention de la narratrice, qui dit préférer par humilité ce transport à d'autres modes plus confortables, se pose sur la diversité de ceux qui peuplent la ville : « Vous rencontrez toutes sortes de gens dans ces chars, écrit-elle, des bourgeois et des ouvriers, des riches et des pauvres, dans un échantillon exact de la ville<sup>38</sup> ». Cette relation de la diversité, qu'on retrouvera par exemple une quarantaine

d'années plus tard dans les nouvelles de Marie Le Franc, notamment dans son recueil *Visages de Montréal*<sup>39</sup>, contraste avec les objectifs du magazine, mais surtout avec le nationalisme qui se développe à l'époque, du côté tant canadien-français que canadien-anglais. Dans quelques passages, ce discours divergeant se double d'une défense de la marginalité, qui est bien sûr celle de l'auteure, sans que le lecteur en soit ici informé : « Si quelqu'un est le moins différent des autres habitants de cette terre, écrit-elle, il ou elle est certain d'être qualifié de fou, ou de quelque chose de semblable.<sup>40</sup> » Dans ce passage, la volonté de marquer la différence sexuelle en insistant sur le « il ou elle » relaie celle de donner une voix aux femmes, notamment aux démunies et aux enfants, souvent au détriment de la position des personnages masculins. La narratrice tente par exemple de comprendre la soumission de deux ouvrières canadiennes-françaises, dont elle déplore la pauvreté malgré leur acharnement au travail, puis observe la bonté d'une mère et de sa fille, qu'elle perd de vue alors que « la silhouette d'un jeune homme s'interpose entre elles », ce qui la rend furieuse. Cette disposition envers les misérables se veut une véritable compassion : « nous savons que ceux qui souffrent le plus sont ceux qui ne le démontrent pas<sup>41</sup> ». Son texte n'exclut pas une certaine ironie envers les forts, un constat d'impuissance à l'égard des désespérés et la recherche d'une justice contre les hypocrites. Dans de brefs commentaires, elle dépasse ainsi la simple pitié pour le monde et pose un jugement sévère sur ceux qui l'entourent. Elle déplore ainsi la présence « d'un jeune homme qui montre quelle bonne opinion il a de lui-même<sup>42</sup> », mais observe avec attendrissement une indigente qui s'écroule pour se faire oublier. Elle écrit : « Qui est-elle qui disparaît ainsi dans un coin comme si elle voulait disparaître du monde<sup>43</sup> ? » et elle ajoute, avec une lucidité cruelle : « Seul Dieu sait ce qui en est de sa vie. Le plus vite elle se terminera, le mieux ce sera.<sup>44</sup> » Sa mordante observation corrode particulièrement la bigoterie, illustrée dans ce texte initial par deux vieilles dames dont la description, si elle débute de manière favorable, s'achève dans un puissant revers : « Ce sont de riches dames, pratiquantes et charitables ; je crains pourtant qu'elles n'occupent pas dans l'autre monde la position qu'elles occupent dans celui-ci.<sup>45</sup> »

La publication à Chicago en 1912 du recueil *Mrs. Spring Fragrance* marque l'un des rares moments d'achèvement de l'auteure et l'un des uniques passages vers une certaine normalisation littéraire. Sans ce curieux livre, imprimé sur un papier précieux avec des illustrations chinoises en filigrane<sup>46</sup> et qui reprend avec une certaine cohérence une sélection des récits et des nouvelles qu'elle a disséminés dans les journaux et magazines québécois et américains, il est bien peu probable qu'elle ait été redécouverte des décennies plus tard et que sa contribution paradoxale ait pu jamais être enregistrée dans la mémoire littéraire. Edith Eaton avait conscience de son caractère dissimulable et de la nécessité du devoir de s'inventer une place dans une structure culturelle fortement réactive à ses choix identitaires : parce que physiologiquement elle n'appartient à aucune minorité visible et qu'elle aurait pu soit poursuivre une carrière journalistique et littéraire sous

son nom de naissance en masquant qu'elle était Eurasienne, soit se jouer de son identité et afficher comme sa sœur un faux exotisme japonais, elle marque une rupture fondamentale dans le discours sur la nationalité, la race et l'identité. En choisissant d'assumer non seulement la part asiatique d'elle-même, mais surtout l'ambivalence de son statut « d'entre-deux », elle pose l'identité comme un choix, plutôt qu'une donnée de naissance ou de sang. Par ce fait, elle déconstruit l'idée de base du racisme et du « nativisme » qui excluent à la fois la possibilité de triompher de sa naissance et le fait qu'il existe une part de convention dans la détermination de soi-même.

Le moment charnière de la carrière littéraire de Sui Sin Far<sup>47</sup> correspond à la publication, le 21 janvier 1909 dans le magazine *The Independent*, d'un texte primordial intitulé « Extraits du journal d'une Eurasienne<sup>48</sup> » (« *Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian* »), qui la conduit, au-delà de la prise en charge de la part asiatique d'elle-même, à exposer les étapes biographiques et intellectuelles qui l'ont menée à une proposition ethnique, culturelle et littéraire la distinguant de sa famille, de son milieu et de son époque. De notre point de vue, ce texte est sans aucun doute celui qui la rapproche le plus du mouvement des « écritures migrantes » de la fin du XX<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup> et qui confirme l'intérêt envers son œuvre<sup>50</sup>, non seulement dans la défense d'une identité à l'opposé des définitions déterministes ou monoculturelles, mais surtout dans la considération d'une problématique complexe, propre aux parcours des écrivains issus de l'immigration<sup>51</sup> et aux identités collectives travaillées par ses déplacements.

Le texte d'une douzaine de feuillets retrace la biographie de l'écrivaine, de son enfance dans les jardins anglais aux motivations qui guident son engagement littéraire. Cependant, à cet itinéraire se superpose un circuit intellectuel d'une autre importance, de la prise de conscience de la différence aux considérations formelles qui en découlent. L'indignation provoquée alors qu'enfant, elle entend sa nourrice parler contre sa mère chinoise la conduit à se durcir devant ses propres alliées et à préférer par fierté, pour un temps, le mensonge à la solidarité; cependant, la honte de sa différence physique, exposée dans une soirée d'enfants, l'amène plutôt à se terrer dans l'incompréhension. Cet intérêt péjoratif, qu'elle ne comprend pas, irrite cependant sa curiosité pour le monde chinois : « À part ma mère, écrit-elle, qui est plutôt anglaise par son éducation et ses manières, je n'ai jamais vu de Chinois.<sup>52</sup> » Elle saisit un jour ce monde en découvrant une échoppe chinoise à New York : elle vit cette rencontre comme un choc et n'arrive pas à se reconnaître en eux. Toutefois, ce premier contact lui permet de constater son double statut défensif, exacerbé par les enfants du voisinage qui la tiraillent : en plein combat aux côtés de son frère, elle sent la force que lui donne sa mixité. « Ils tirent mes cheveux, ils déchirent mes vêtements, ils écorchent mon visage, mais mon frère se défend et je sens le sang blanc dans nos veines qui lutte puissamment pour la part chinoise de nous-mêmes.<sup>53</sup> »

À ces courts passages de solidarité font suite de longs moments de solitude; d'abord par la comparaison familiale avec sa sœur Winnifred, contre qui elle ne peut opposer qu'une constitution physiologique faible : « Je sais, écrit-elle, que le fait eurasiens pèse trop lourd sur mes épaules d'enfant; je cache ma faiblesse devant ma famille, jusqu'à ce que je ne puisse plus résister.<sup>54</sup> » Ensuite, vient la solitude d'être différente de ses deux parents qui, s'ils se sont épousés, n'ont par contre pas eu à vivre la dualité culturelle qui la déchire. Ce sentiment d'essoufflement ne s'apaise que des années plus tard, alors qu'en mission journalistique, elle rencontre des enfants nés d'un couple mixte et qu'elle retrouve en eux les interrogations qui l'avaient troublée.

La prise en charge de sa nature double, entre l'Asie et l'Occident, la place au milieu des tirs, victime d'un côté du racisme des Nord-Américains envers les Chinois, mais aussi de ces derniers envers ceux qui sont, comme elle l'écrit, « les demi-Blancs<sup>55</sup> ». Elle raconte que le choix de revendiquer entièrement les influences qui l'ont façonnée l'ont obligée à affronter les préjugés qu'elle aurait pu tout aussi bien endosser. Elle choisit plutôt d'affirmer sa différence. Ainsi, au cours d'un dîner auquel elle est invitée, elle est témoin d'une discussion sinophobe, alors que ses hôtes ignorent son appartenance ethnique. Elle décide à ce moment de rompre le silence, au risque d'être rejetée :

Je concentre mes forces et je lève les yeux de table. « Monsieur K., dis-je alors à mon patron, les Chinois n'ont peut-être pas d'âme, aucune expression sur leur visage et ils demeurent bien loin de toute civilisation, mais qu'importe qu'ils le soient, j'aimerais que vous sachiez que moi, je suis une Chinoise. »<sup>56</sup>

Cette première étape, liée à l'affirmation de la différence, ouvre pour Sui Sin Far de nouvelles solidarités, qui lui permettent ne pas s'enfermer dans une exclusive ethnicité. En Jamaïque, elle se sent ainsi liée au destin des Noirs, également victimes de racisme : les Blancs ne savent pas, écrit-elle, « que je fais aussi partie du "peuple noir" de la terre<sup>57</sup> ». En fait, ce n'est pas la revendication de son appartenance qui fonde l'essentiel de son originalité, mais la conscience que cette dernière est une construction volontaire : d'une part, elle admet que certains Chinois refusent de reconnaître en elle l'une des leurs, malgré son engagement en leur faveur; d'autre part, elle dénote que l'identité est un concept mouvant qui se développe par le savoir<sup>58</sup>. Elle termine ce texte décisif par une réflexion sur les apports individuels et collectifs de l'identité, définissant cette quête comme une aventure individuelle, certes difficile, mais qui doit s'appuyer sur l'existence de cultures collectives. Ce passage marque à la fois la volonté de coïncidence de Sui Sin Far avec elle-même et les cultures qui l'ont construite et la non-coïncidence de ses propos avec son époque :

Après tout, écrit-elle, je n'ai aucune nationalité et je n'ai aucune envie d'en réclamer aucune. L'individualité doit primer sur la nationalité. « Tu es toi et je suis moi », dit Confucius. Pour ma part,

je tends ma main droite aux Occidentaux et ma main gauche aux Orientaux et j'espère qu'ils ne détruiront pas ce lien insignifiant qui les unit. Et c'est tout.

Cette conclusion touchante, qui lie admirablement son engagement et sa fragilité, paraît davantage contemporaine à notre époque qu'elle ne pourrait l'être au tournant du siècle. Cette inadéquation de Sui Sin Far confirme par ailleurs l'intérêt que l'on peut porter à cette écrivaine, qui pose pour l'histoire littéraire le défi de la reconnaissance des cas marginaux; elle n'a, on le saisit bien, jamais connu les fondateurs de l'École littéraire de Montréal et son œuvre ne s'inscrit pas dans la même filiation. Mais pour ces raisons, et pour ces différences, elle éclaire cette période d'une manière nouvelle, et son parcours prescrit une réflexion sur les concepts qui président à notre conception de l'identité et de l'histoire littéraire. Elle ouvre aussi un champ de recherche fascinant pour l'analyse de ce qui détermine les frontières des corpus littéraires; son silence dans l'historiographie prend ainsi valeur de signe qui interpelle un renouvellement méthodologique.

## Notes

1. Je remercie Cynthia Fortin pour son précieux travail d'assistantat de recherche pour ce projet, ainsi que Dominic Marcil; une version préliminaire de cette conférence a été présentée au Congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), à l'Université Laval (Québec), en mai 2002.
2. Jean Charbonneau, *L'École littéraire de Montréal*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, p. 51.
3. *Ibidem*.
4. Il existait déjà quelques immigrants chinois à Montréal pendant cette période, mais ils étaient très peu nombreux. Dans un curieux texte sur la communauté chinoise de Montréal, qui révèle l'existence d'une esclave dans la ville, Edith Eaton les évalue à 300 hommes... et 3 femmes seulement. « There are quite a number of Chinese in Montreal. Mr. Chan Tung, who lives in the hotel on Lagachetiere street, says there are three hundred [...] Mrs. Wing Sing, Mrs. Sam Kee, and the little girl are the only Chinese females in Montreal. » « Girl Slave in Montreal », *Montreal Daily Witness*, 4 mai 1894, repris in Amy Ling et Annette White-Parks [éd.], *Mrs. Spring Fragrance and Other Writings*, by Sui Sin Far, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, p. 181-183.
5. Le Québec compte peu d'écrivains d'origine asiatique; seuls les plus contemporains ont écrit en français : la plus connue est la romancière Ying Chen (Shanghai, 1961-). Il y a aussi le poète et essayiste Yong Chung (Japon, 1960-), son frère, le nouvelliste Ook Chung (Japon, 1963-), la romancière et journaliste Bach Mai (Ho Chi Minh Ville, 1953-), la romancière Aki Shimazaki (Japon, 1955-), l'écrivain pour la jeunesse, peintre et illustrateur, qui écrit en anglais et en mandarin, Song Nan Zhang (Shanghai, 1942-), et le linguiste et enseignant Louis Armanier (Vincennes, 1938-), toutefois né de parents d'origine française.
6. Robert Berrouët-Oriol, « L'effet d'exil », *Vice versa*, n° 17, décembre 1986-janvier 1987, p. 20.

7. Mentionnons notamment, parmi les plus importantes : *Gens du silence* (1982) de Marco Micone, *La Québécoise* (1983) de Régine Robin, *Les lettres chinoises* (1993) de Ying Chen, *Littoral* (1999) de Wajdi Mouawad et *Mille Eaux* (1999) d'Émile Ollivier.
8. Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques, *La vie littéraire au Québec* (tome I, 1991).
9. Notons Simon Harel, *Le voleur de parcours. Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine* (1989); Sherry Simon et al., *Fictions de l'identitaire au Québec* (1991); Pierre Nepveu, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* (1988); Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec, 1937-1997* (2001); et Daniel Chartier, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999* (2003).
10. On peut définir ce concept, dans le cas du Québec, comme « toute activité ou problématique liée à la littérature qui se déroule au Québec ou qui a une incidence sur la littérature telle qu'on la conçoit au Québec. » (Daniel Chartier, « Introduction », *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999*, Québec, Nota bene, 2003, p. 7).
11. « The first use of her pseudonym, initially spelled Sui Seen Far, appeared around 1896 in her stories published in *Fly Leaf* and the *Lotus*, edited by her brother-in-law Walter Blackburn Hart. » Amy Ling, « Pioneers and Paradigms: The Eaton Sisters », *Between Worlds. Women Writers of Chinese Ancestry*, New York, Pergamon Press, 1990, p. 28.
12. Denise Helly mentionne que le racisme anti-asiatique à Montréal suit la migration d'Ouest en Est des travailleurs cantonnais arrivés pour la construction du transcontinental. L'idée de sinophobie gagne donc le Québec avant même l'arrivée des Chinois, qui restent peu nombreux avant le début du XX<sup>e</sup> siècle. Voir « Le racisme anti-asiatique à Montréal », Helly, Denise, *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1987, p. 137-152.
13. Traduction de « the intention of publishing a book and planting a few Eurasian thoughts in Western literature », « Sui Sin Far, the Half Chinese Writer Tells of Her Career », Ling, Amy et White-Parks, Annette [éd.], *Mrs. Spring Fragrance and Other Writings*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, p. 288.
14. Traduction de « The American woman writes books about the Chinese. Why not a Chinese woman write books about the Americans? », « The Inferior Woman », Ling, Amy et White-Parks, Annette [éd.], *Mrs. Spring Fragrance and Other Writings*, p. 39.
15. Traduction de « I come near to "mysteriously disappearing" many time », « Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian », Ling, Amy et White-Parks, Annette [éd.], *Mrs. Spring Fragrance and Other Writings*, p. 222.
16. Traduction de « I do not confide in my father and mother. They would not understand. How could they? He is English, she is Chinese. I am different to both of them—a stranger, tho [sic] their own child. "What are we?" I ask my brother. "It does not matter, sissy," he responds. But it does. » « Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian », *The Independent*, vol. 66, 21 janvier 1909, p. 128.
17. Traduction de « She had no literary models, no published female forebears like herself to guide and empower her, and she wrote at a time of intensified, virulent anti-Chinese sentiment in the United States. That Sui Sin Far invented herself—created her own voice—out of such deep silencing and systematic racist



repression was one of the best triumphs of American literature at the turn of the century. » Ammons, Elizabeth, « Audacious Words: Sui Sin Far's *Mrs. Spring Fragrance* », *Conflicting Stories: American Women Writers at the Turn into the Twentieth Century*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 105.

18. La critique d'aujourd'hui est sans équivoque en comparant les deux écrivaines. James Doyle écrit : « There seems little doubt now, however, that Winnifred was the less capable writer of the two sisters. Although she was a fluent stylist while Edith's writing is often stilted and laborious, most of the novels of Onoto Watanna are too obviously dependent on predictable formulas of sentimental fiction, while the stories of Sui Sin Far, whatever their artistic limitations, are sincere efforts to explore important problems of ethnic and gender conflict. » « Sui Sin Far and Onoto Watanna: Two Early Chinese-Canadian Authors », *Canadian Literature / Littérature canadienne*, numéro 140, Printemps 1994, p. 57.
19. Traduction de « My parents compare her with me. [...] My father tells me that I will never make half the woman that my mother is or that my sister will be. » « Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian », p. 127.

20. Ce pseudonyme n'est que la pointe de l'iceberg de la mascarade. Comme le relate Amy Ling, « Inventing a Japanese-sounding name. Onoto Watanna, she also created an appropriate history, claiming Nagasaki as her birthplace and a Japanese noblewoman for her mother. For the frontispiece of her third novel, *The Wooing of Wistaria* (1902), Winnifred had herself photographed in a kimono with hair piled high in Japanese fashion, standing before a screen painted with the wisteria and iris. Decorating the title page, identified as a "Fac-simile of the author's autograph in Japanese," is a reasonable imitation of cursive Japanese writing. » « Pioneers and Paradigms: The Eaton Sisters », *Between Worlds: Women Writers of Chinese Ancestry*, New York, Pergamon Press, 1990, p. 25.
21. « In New-York city, she moved in a distinguished circle including such luminaries as Edith Wharton, Anita Loos, Jean Webster, David Belasco, Mark Twain and Lew Wallace. » Amy Ling, « Pioneers and Paradigms: The Eaton Sisters », p. 29.

22. « *A Japanese Nightingale* would sell 200,000 copies, be made into a Broadway play and silent film, and make her rich and famous. » Susan Schwartz, « Plucky writer's life was her best story », *The Gazette*, 3 décembre 2001, p. E-3. *A Japanese Nightingale*, by Onoto Watanna, New York, London, Harper & Bros., 1901, 225 p. Ce roman a été adapté sous forme de film muet en 1918 par George Fitzmaurice. Voir : <http://us.imdb.com/Title?0009237>.

23. Traduction de « a Japanese noblewoman who had been adopted by Sir Hugh Matheson as a child ». Cité dans Annette White-Park, *Sui Sin Far / Edith Maude Eaton. A Literary Biography*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, p. 32. Selon S.E. Solberg, « Sui Sin Far / Edith Eaton: First Chinese-American Fictionist », *Melus*, 8, printemps 1981, p. 29 : « The irony is that obituary manages to skirt any meaningful summary of Edith's life in favor of legitimizing family history for Winnifred [...] ».

24. *A Japanese Nightingale* vient d'être réédité avec *Madame Butterfly* de John Luther Long dans une série de « textes orientalistes » : New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 2002.

25. Notamment dans son introduction à *Tricksterism in the Turn-of-the-Century American Literature*, qu'elle signe conjointement avec Annette White-Parks (Hanover et Londres, University Press of New England, 1994, p. 1-20) et

« Audacious Words: Sui Sin Far's *Mrs. Spring Fragrance* », *Conflicting Stories: American Women Writers at the Turn into the Twentieth Century*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 105-120.

26. Elle consacre deux articles à Sui Sin Far, l'un dans *Melus*, 8, printemps 1981, p. 27-39 et l'autre dans Mayumi Tsutakawa et Alan Chong Lau [éd.], *Turning Shadows into Light*, Seattle, Young Pine Press, 1982, p. 85-87.
27. *Mrs. Spring Fragrance and Other Writings*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, 296 p.
28. « Sui Sin Far: Writer of the Chinese-Anglo Borders of North America, 1885-1914 », thèse de doctorat, Washington State University, 1991, 387 f.
29. *Sui Sin Far / Edith Maude Eaton. A Literary Biography*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, 268 p.
30. « [...] in 1992, the Chinese Neighbourhood Society petitioned to have the Place d'Armes metro station renamed Sui Sin Far », Curran, Peggy, « A voice rarely heard, Montrealer chronicled Chinese community », *The Gazette*, 7 mai 1998, p. A-3.
31. Voir Gyulai, Linda, « Mergers threaten diversity? Toronto record cited », *The Gazette*, 29 mai 2000, p. A-3.
32. « En juillet 1885, la voie transcontinentale étant presque terminée, [le Parlement d'Ottawa] impose une taxe d'entrée de 50 \$ à tout homme d'origine chinoise entrant au Canada. [...] [En] 1903, il fixe le montant de la taxe à 500 \$. » Notons à titre de comparaison qu'un représentant chinois témoignait devant une Commission d'enquête, en 1884, que le solde moyen obtenu par un ouvrier chinois après une année de travail au Canada était d'environ 43 \$. Helly, Denise, *Les Chinois à Montréal, 1877-1951*, p. 41 et 46.
33. Les traces des écrits de Sui Sin Far ne sont pas facilement repérables; sa biographe, Annette White-Park, écrit en 1991 que sa première publication date de 1890 (« The wisdom of the new », *Legacy: A Journal of Nineteenth-Century Women's Literature*, 6, printemps 1991, p. 34), mais en découvrant de nouvelles archives elle constate en 1995 que « the first of Sui Sin Far's recovered writings date from 1888 and were published in the Montreal's new monthly dedicated to the promotion of Canada, *The Dominion Illustrated*. » (*Sui Sin Far / Edith Maude Eaton. A Literary Biography*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, coll. « The Asian American Experience », 1995, p. 63).
34. *The Dominion Illustrated*, vol. 1, 13 octobre 1888, p. 235.
35. Traduction de « We are for building up a homogeneous, united, patriotic nation, and for ignoring all prejudice of race and sect. » *The Dominion Illustrated*, 7 juillet 1888, p. 1.
36. *The Bastonnais. Tale of the American Invasion of Canada in 1775-76*, Toronto, Belford, 1877, 359 p.
37. La traduction est d'abord publiée en 1876 dans *La République* (de Boston), repris dans la *Revue canadienne* en 1893-1894, puis publié en volume par Beauchemin en 1896.
38. Traduction de « You meet all kinds of people in these cars, high and low, rich and poor, the quality and a quantity of the city. » *The Dominion Illustrated*, vol. 1, 13 octobre 1888, p. 235.
39. Montréal, Éditions du Zodiaque, coll. « du Zodiaque », 1934, 236 p.
40. Traduction de « If a person happens to be a little different from the generality of this world's inhabitants, he or she is sure to be called a crank, or something very

like that expressive word. » *The Dominion Illustrated*, vol. 1, 13 octobre 1888, p. 235.

41. Traduction de « for we know that they who sorrow the most give no sign ». *Ibidem*, p. 235.
42. Traduction de « the young man shows plainly that he appreciates himself ». *Ibidem*, p. 235.
43. Traduction de « Who is this that shrinks into a corner, as if she would willingly shrink out of the world? » *Ibidem*, p. 235.
44. Traduction de « God alone knows what her life is. The sooner 'tis ended the better. » *Ibidem*, p. 235.
45. Traduction de « They are rich ladies, good church members, charitable in many ways; but I am afraid they will not have the same position in the next world that they have in this. » *Ibidem*, p. 235.
46. « In 1912, A.C. McClurg and Company of Chicago collected thirty-seven of these stories in a volume entitled after the first story, *Mrs. Spring Fragrance*. In a florid fashion, the vermilion cover is embossed in gold letter and decorated with lotus flower, a dragonfly and the moon. The pages are gray-green, lightly imprinted with a Chinese-style painting of a crested bird on a branch of bamboo, a flowering branch of plum and the Chinese characters for Happiness, Prosperity, and Longevity vertically descending along the right side. Eaton's stories, some appropriately charming and lively, others, however, striking, ironic, even bitter, notes, are printed on these delicately decorated sheets. » Amy Ling, « Edith Eaton: Pioneer Chinamerican Writer and Feminist », *American Literary Realism* (1870-1910), 16, automne 1983, p. 291.
47. Annette White-Parks écrit de ce texte : « On 21 January 1909, with the appearance of "Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian," in *The Independent*, her voice came bursting forth—publicly, nationally—signaling unprecedented recognition and a cycle of writing and publishing energy for Sui Sin Far that would continue. » *Sui Sin Far / Edith Maude Eaton. A literary Biography*, p. 47.
48. Traduction de « Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian », paru dans *The Independent*, vol. 66, 21 janvier 1909, p. 125-132.
49. Voir à ce sujet Daniel Chartier, « Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles », *Voix et Images*, vol. XXVII, n° 2 (80), hiver 2002, p. 303-316.
50. Et ce, malgré les faiblesses formelles constatées, qui ne devraient toutefois être déterminantes que dans la mesure où l'on considère les conditions dans lesquelles elle a dû travailler. S.E. Solveig constate que Sui Sin Far reproduit ainsi certains stéréotypes qu'elle cherche vainement à dépasser, faute d'une plus sûre maîtrise de son art : « I would argue that Edith Eaton as Sui Sin Far did manage to dip into those deeper currents beneath the surface color, but no matter what she saw and understood, there was no acceptable form to shape it to. Had she been physically stronger and had a more sophisticated literary apprenticeship, she might have been able to create that new form. [...] Fictional stereotypes for the Chinatown tales had been established, and it was difficult for anyone, even a strongly independent mind, to ignore them. No matter how frank and open Eaton might have been in a memoir such as "Leaves from the mental portfolio an Eurasian," when she turned her hand to fiction the possible was limited by the acceptable. » « Sui Sin Far / Edith Eaton: First Chinese-American Fictionist », *Melus*, 8, printemps 1981, p. 33.

51. Voir à ce sujet Daniel Chartier, *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec, 1800-1999*, Québec, Nota bene éditeur, 2003.
52. Traduction de « With the exception of my mother, who is English bred with English ways and manner of dress, I have never seen a Chinese person. » Sui Sin Far, « Leaves from the Mental Portfolio of an Eurasian », p. 126.
53. Traduction de « They pull my hair, they tear my clothes, they scratch my face, and all but lame my brother; but the white blood in our veins fights valiantly for the Chinese half of us. » *Ibidem*, p. 126.
54. Traduction de « I know that the cross of the Eurasian bore too heavily upon my childish shoulders. I usually hide my weakness from the family until I cannot stand. » *Ibidem*, p. 127.
55. Traduction de « the half white ». *Ibidem*, p. 129.
56. Traduction de « With a great effort I raise my eyes from my place. "Mr. K." I say, addressing my employer, "the Chinese people may have no souls, no expression on their faces, be altogether beyond the pale of civilization, but whatever they are, I want you to understand that I am—I am a Chinese." » *Ibidem*, p. 129.
57. Traduction de « [...] that I too am of the "brown people" of the earth. » *Ibidem*, p. 130.
58. En revenant sur sa première rencontre avec des Chinois, elle écrit : « My Chinese instincts develop. I am no longer the little girl who shrunk against my brother at the first sight of a Chinaman. Many and many a time, when alone in a strange place, has the appearance of even a humble laundryman given me a sense of protection and made me feel quite at home. » *Ibidem*, p. 131.